

## Il y a deux cent et une années, à Philadelphie... (notes)

Renald Bérubé

Volume 17, Number 1-2 (97-98), January–April 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1516ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this note**

Bérubé, R. (1975). Il y a deux cent et une années, à Philadelphie... (notes). *Liberté*, 17(1-2), 317–324.

## Il y a deux cent et une années, à Philadelphie... (notes)

*Gatsby croyait en la lumière verte, l'extatique avenir qui d'année en année recule devant nous. Il nous a échappé ? Qu'importe ! Demain nous courrons plus vite, nos bras s'étendront plus loin... Et un beau matin...*

*C'est ainsi que nous avançons, barques luttant contre un courant qui nous rejette sans cesse vers le passé<sup>(1)</sup>.*

C'était en 1960 et John F. Kennedy, à l'occasion de la campagne à la présidence, demandait aux Américains de se tourner vers de nouvelles frontières. New Frontier, tel était le slogan qu'il proposait à ses compatriotes. Ainsi, pour parler de cet avenir qu'il entrevoyait pour son pays, Kennedy avait réuni en un seul deux leitmotiv qui avaient marqué la vie américaine, deux moments prestigieux du passé des USA : l'époque héroïque de la frontière et celle du New Deal de Franklin Roosevelt. Quand on sait que Kennedy se passionnait pour l'histoire et qu'il avait lui-même publié, vers le milieu des années 1950, un essai sur divers hommes politiques américains intitulé Profiles in Courage<sup>(2)</sup>, on peut croire que

---

(1) F. Scott Fitzgerald, *Gatsby le magnifique*, Le Livre de Poche, no 900, p. 252.

(2) John F. Kennedy, *le Courage dans la politique*, Paris et Bruxelles, Sequoia, 1961.

« La soirée idéale, à l'avis du sénateur, est celle qu'il passe à lire, surtout à lire des livres d'histoire. Lorsqu'il fut demandé à Kennedy, en 1957, ce qu'il lisait à ce moment-là, il mentionna Oliver Cromwell de John Buchan, *Crisis of the Old Order* d'Arthur Schlesinger Jr., et *Road to the White House* d'Arthur Link. » (James MacGregor Burns, *John Kennedy, la marche à la Présidence*, Paris, Berger-Levrault, 1961, p. 295-296.)

le choix de ce New Frontier n'était pas le fruit du hasard. L'entrée dans l'avenir prenait appui sur un rappel nostalgique des réalisations passées. Déjà.

Le rêve ne prit pas de temps à s'effondrer. Si les Américains allaient bientôt conquérir l'espace et marcher sur la lune, cela n'allait pas empêcher le pays de vivre dans un climat de bruit et de fureur propre à faire oublier les réalisations du programme spatial. Assassinats des deux Kennedy et des principaux leaders noirs, enlèvement dans l'interminable guerre du Vietnam, agitation de la jeunesse étudiante et apparition de toute une « nouvelle culture » protestataire : en 1968, l'Amérique doit constater qu'elle vient de se donner Richard Nixon comme président, celui-là même qu'elle avait répudié au profit de Kennedy en 1960. Il promettait de restaurer la loi et l'ordre ; il fallut le scandale du Watergate pour que les Américains comprennent de quelle loi et de quel ordre il parlait, et le forcent à réintégrer une Californie qui n'est (peut-être) plus celle de la frontière. Et aujourd'hui, c'est moins au New Deal qu'aux années qui l'ont immédiatement précédé que les Américains sont forcés de penser : la crise du pétrole et l'inflation proliférante rappellent un passé moins grandiose et moins glorieux : celui de 1929 et de la Crise. Mais l'Amérique est prête à se souvenir de tout : elle vient de commencer les célébrations qui marqueront le deuxième centenaire de son accession à l'indépendance.

\* \* \*

Mais peut-être ne s'agit-il pas que de célébrer. L'Amérique brûle<sup>(3)</sup>, l'Amérique en crise<sup>(4)</sup>, les USA à la recherche de leur identité<sup>(5)</sup> : tels sont quelques titres de livres parus dans les années 60. Dans ce pays pourtant habitué à vivre des événements bouleversants, la décennie 1960 a marqué une sorte de paroxysme : jamais la nation n'avait-elle été aussi divisée, jamais aussi n'avait-elle autant mis en doute la sagesse de ses chefs. Sur ce plan, l'affaire du Watergate se présentera comme la révélation irréfutable d'un état de fait que l'on soupçonnait

(3) James Hepburn, *L'Amérique brûle*, Paris, Nouvelles Frontières, 1968.

(4) Louis Wiznitzer, *L'Amérique en crise*, Montréal, la Presse, 1972.

(5) Pierre Dommergues, *les USA à la recherche de leur identité*, Paris, Grasset, 1967.

déjà depuis un bon moment. Le célèbre melting pot n'avait pas la fermeté qu'on lui prêtait, l'Amérique devait constater qu'elle n'avait pas réussi à cimenter véritablement, pour en faire une nation une et unie, les différentes ethnies qui la composent ; d'autre part, elle devait constater que ses chefs avaient souvent basoué les institutions lentement mises en place à partir du premier Congrès tenu à Philadelphie (dont le nom signifie : « ville de l'amour fraternel ») le 5 septembre 1774, et qui sont la clef de voûte de la démocratie américaine.

En même temps qu'elle devait toucher du doigt ses divisions internes, l'Amérique devait apprendre à vivre, pour utiliser le titre du livre d'Alvin Toffler, sous le Choc du futur<sup>(6)</sup>. Déjà Alexis de Tocqueville écrivait dans sa *Démocratie en Amérique* (1835) :

En Amérique, la partie purement pratique des sciences est admirablement cultivée, et l'on s'y occupe avec soin de la portion théorique immédiatement nécessaire à l'application [...] mais il n'y a presque personne, aux États-Unis, qui se livre à la portion essentiellement théorique et abstraite des connaissances humaines. Les Américains montrent en ceci l'excès d'une tendance qui se trouvera, je pense, quoique à un degré moindre, chez les peuples démocratiques.

[...]

Pour des esprits ainsi disposés, toute méthode intellectuelle qui mène par un chemin plus court à la richesse, toute machine qui abrège le travail, tout instrument qui diminue les frais de la production, toute découverte qui facilite les plaisirs et les augmente, semble le plus magnifique effet de l'intelligence humaine. C'est principalement par ce côté que les peuples démocratiques s'attachent aux sciences, les comprennent et les honorent<sup>(7)</sup>.

*A peu de choses près, l'utilitarisme américain est toujours le même ; si bien que les USA ont développé une technologie si perfectionnée qu'elle risque d'asservir l'homme qu'elle devait servir — qu'elle a déjà fait de lui, pour paraphraser le titre*

(6) Alvin Toffler, *le Choc du futur*, Paris, Denoël, 1971.

(7) Cité par Claude Corbo, « la Culture d'une société démocratique : A. de Tocqueville et la culture américaine », dans *Démocratie, valeurs et savoir*, Montréal, les Presses de l'Université du Québec, 1970, p. 27-28.

du livre de Marcuse, un être unidimensionnel qui doit vivre dans un milieu physique de plus en plus dégradé par la pollution, cet envers du progrès technique et de l'optimisme. Ainsi donc, que doit constater l'Américain en ce débat des années 1970, sinon que les institutions qui garantissent sa liberté ont été fortement ébranlées par ceux-là mêmes qui devaient les préserver, et que le progrès scientifique lui-même est devenu un facteur d'incertitude, une sorte de puissance que l'on vénère mais dont on ne sait trop vers quoi elle peut conduire.

Dès lors, on comprendra que l'Amérique en crise, c'est déjà l'Amérique en nostalgie.

\* \* \*

A la fin du siècle dernier, lorsque la frontière fut atteinte et que les pionniers se trouvèrent devant le Pacifique, l'Amérique dut se recycler : il n'y avait plus de terres libres à l'ouest, il fallait que l'aventure prenne un autre tournant. On le sait, les Américains résistèrent mal à la tentation d'aller s'installer à Cuba, à Panama, etc. Et l'on découvrait avec effarement, à l'intérieur du pays, que celui-ci était dominé par quelques monopoles omnipotents qui ne pensaient pas nécessairement, d'abord et avant tout, au bien-être de la population au service de laquelle ils prétendaient être.

Si les romanciers d'alors se firent les critiques sévères du libéralisme américain, le cinéma, qui en était à ses débuts, se mit bientôt en frais de ressusciter le passé américain. Et le western naquit, qui chanta la geste héroïque de la mise au monde et du développement d'un rêve et d'un pays. Les cow-boys, les pionniers, la prairie, telles étaient quelques-unes des images qui incarnaient la nostalgie de l'Américain des premières décennies du XXe siècle. Déjà, l'innocence de l'Amérique vierge était un souvenir. A peine parcouru et habité d'est en ouest, autonome depuis à peine un peu plus de cent ans, le pays avait déjà la nostalgie d'un avant mythique :

... on préféra cacher le fait que la conquête de l'Ouest avait été l'oeuvre de tueurs, de ratés, ou de bandits en cavale et non celle d'Yvanhoes asexués et aseptisés. Certes les hommes de l'Ouest avaient le sang chaud et la détente facile, comme dans la légende, mais ils préféraient tirer par-derrière en s'abritant derrière un

mur. Dans la légende transformée en conte chevaleresque, on les voit pourtant toujours marcher pour l'éternité, dans une rue ensoleillée et déserte, vers le duel... (8)

*Ces lignes de Leslie Fieldler, le cinéma américain en reconnaît maintenant la justesse — et le western n'est plus un conte chevaleresque, mais plutôt une épopée burlesque où l'ironie laisse sa marque. Non seulement l'ère des cowboys et des aventuriers de la frontière est-elle bien révolue, mais la période de nostalgie qui a succédé à sa fin et qui a voulu la prolonger semble à son tour en voie de disparition.*

*Ainsi, le héros de Little Big Man<sup>(9)</sup>, selon les circonstances, est tout autant poltron que courageux ; s'il est d'abord impressionné par le célèbre général Custer, il aura vite fait de démasquer la mégalomanie de ce dernier. Surtout, il se sent beaucoup plus près des Indiens que des Blancs ; n'est-ce pas auprès des Indiens qu'il trouve ses plus sûrs moments de bonheur et d'amour ? C'est que les Blancs, ceux du pouvoir en tout cas, se révèlent cruels et sans scrupules, forts de la seule force de leur nombre et de leur armée. Midnight Cowboy<sup>(10)</sup>, pour sa part, nous montre un Joe Buck narcissique et bellâtre qui décide de quitter le Texas pour se lancer à la conquête de New York. Non seulement le chemin de l'aventure a-t-il radicalement changé de direction — Joe Buck va d'ouest en est —, mais l'intention elle-même n'a plus rien de chevaleresque : le héros de Midnight Cowboy est tellement satisfait de son apparence et de sa force physique qu'il se rend à New York pour les vendre à des dames riches en quête d'amours. A l'âge du béton et de l'asphalte, le cowboy devient une sorte d'archaïsme condamné à la prostitution (mais agissaient-ils bien différemment ces autres cowboys qui vendaient à haut prix leur habileté à... dé-gainer rapidement ?). Car la ville est l'antithèse même de*

(8) Leslie Fieldler, *le Retour du Peau-Rouge*, Paris, Seuil, « Pierres Vives », 1971, p. 128.

(9) Thomas Berger, *Mémoires d'un Visage-Pâle*, Le Livre de Poche, no 3863. L'édition américaine est parue en 1964 ; le film qu'en a tiré Arthur Penn est de 1970.

(10) James Leo Herlihy, *Macadam Cowboy*, Le Livre de Poche, no 3176. L'édition américaine est parue en 1965 ; le film qu'en a tiré John Schlesinger est de 1969.

*l'univers et des valeurs qui, pour l'imaginaire, sont rattachés au cowboy. Finalement, c'est dans l'amitié désespérée qui le liera à un infirme que Joe Buck se découvrira une certaine humanité ; curieusement, il renoue ainsi avec la tradition d'homosexualité latente qui hante depuis toujours l'univers du western.*

*Finalement, Deliverance<sup>(11)</sup> de James Dickey nous montre que la nature recule toujours davantage devant les empiètements de l'homme ; il nous montre surtout que la nature sauvage et vierge comporte autant de dangers, même s'ils sont différents, que les grandes villes qu'on aspire à quitter ; et qu'il suffit de la présence de quelques hommes pour transformer un lieu retiré et inhabité en un univers dont les qualités de lieu originel sont presque déjà disparues.*

\* \* \*

*De même que l'engouement pour le western disait la nostalgie d'une époque révolue et la volonté de la perpétuer (de l'embellir aussi) dans l'imagination, de même la vogue actuelle des oeuvres qui font revivre les années 1940-1960 témoigne du fait que l'Amérique, secouée par tout ce qu'elle a vécu depuis une quinzaine d'années et incertaine quant à son avenir, a la nostalgie d'une époque où l'innocence et la confiance, malgré tout (malgré la Guerre froide, la Corée et le maccarthysme...), semblaient encore possibles. American Graffiti, dont l'action se situe en 1962, nous fait assister à la dislocation d'un groupe de jeunes gens qui, après avoir grandi et étudié ensemble, doivent maintenant, chacun de son côté, entamer leur vie adulte, leur vie autonome et solitaire ; mais cette oeuvre nous présente aussi, par-delà la fin de l'adolescence, la fin d'une époque : l'année suivante, en 1963, Kennedy sera assassiné à Dallas<sup>(12)</sup>. Une certaine unanimité vient de pren-*

(11) James Dickey, *Délivrance*, J'ai lu, no 531. L'édition américaine est parue en 1970 ; John Boorman en a récemment tiré un film.

(12) « *American Graffiti* takes place one hot summer night, sunset to sun-up, in a small California town. The time is 1962, a period of transition for American youth. [...] Tonight marks the end of the group, a break from their old lives. [...] The songs represent the sentiments of the characters and also the hopes, dreams and absurd comedies of the beginning of the JFK-New Frontier era — back when the world was simpler and the music sweeter. » (*American Graffiti*, a screenplay by George Lucas, Gloria Katz, and Willard Huyck, New York, Ballantine Books, 1973, p. 176-177.)

dre fin qui ne se retrouvera plus, sinon temporairement et dans des circonstances combien différentes, que pour chasser Richard Nixon de la Maison blanche.

Goodbye, Bobby Thomson ! Goodbye, John Wayne !<sup>(13)</sup> est précisément ce qu'annonce son titre : un adieu nostalgique à des héros désormais désuets. Personne, ne saurait être à la hauteur du John Wayne de ses films, parce que l'univers de ceux-ci est toujours sans relation avec la réalité. Et malgré le circuit dramatique qu'il a frappé contre les Dodgers en 1951, Bobby Thomson n'était qu'un héros du monde du sport. Après *Ball Four*<sup>(14)</sup> de Jim Bouton, après la grève des joueurs de baseball et de football, après les affaires Curt Flood, Joe Kapp et Catfish Hunter, l'Amérique, même par le biais du sport, a de la difficulté à croire encore en sa jeunesse, en sa puissance et en son innocence.

\* \* \*

L'Amérique en crise, c'est déjà l'Amérique en nostalgie ai-je dit plus haut. Dans un pays où la liberté a souvent été confondue avec l'individualisme et la loi du plus fort, dans un pays où progrès a rapidement signifié abondance et consommation, le manque à gagner et la privation soudaine d'un confort sur lequel on avait tout misé mettent à vif le manque de tendresse et soulignent brutalement le vide des valeurs répandues par la publicité.

Dans un pays aussi jeune et aussi « rapide » que les Etats-Unis, la nostalgie est peut-être une autre façon de se donner un passé et des racines.

\* \* \*

Les Américains auraient pourtant pu prévoir le coup. Déjà, en 1946, Robert Penn Warren avait intitulé *All the King's Men* (les Fous du Roi)<sup>(15)</sup> un roman qui montrait les façons d'agir d'un politicien américain ; aujourd'hui nous

(13) Alan S. Foster, *Goodbye, Bobby Thomson ! Goodbye, John Wayne !*, New York, Simon and Schuster, 1973.

(14) Jim Bouton, *Ball Four*, New York, Dell, 1970.

(15) Robert Penn Warren, *les Fous du Roi*, Le Livre de Poche, no 2338.



*pouvons lire All the President's Men (les Fous du Président)<sup>(16)</sup> écrit par les deux journalistes du Washington Post qui se mirent en frais de découvrir les véritables auteurs de cambriolage de l'édifice du Watergate. Il ne faut donc pas s'étonner du titre que l'historien Arthur M. Schlesinger Jr. a donné à son dernier livre : The Imperial Presidency<sup>(17)</sup>.*

\* \* \*

*Il y a deux cent et une années, à Philadelphie, les colons de la Nouvelle-Angleterre mettaient en marche le processus qui allait aboutir à la rédaction d'une déclaration d'indépendance et à la formation d'un nouveau pays :*

Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes : que tous les hommes naissent égaux ; que leur Créateur les a dotés de certains droits inaliénables, parmi lesquels les droits à la vie, la liberté et la recherche du bonheur . . .

RENALD BÉRUBÉ

---

(16) Carl Bernstein and Bob Woodward, *All the President's Men*, New York, Simon and Schuster, 1974.

(17) Arthur M. Schlesinger Jr., *The Imperial Presidency*, Popular Library, 1974.